



# Art d'écrire – Métier d'écrire

COMMUNICATION DE CAROLINE LAMARCHE

À LA SEANCE MENSUELLE DU 29 AVRIL 2017

## UNE ÉCRITURE FÉMININE ?

Si vous êtes une femme et que vous écrivez, on vous posera inévitablement la question de l'existence, ou non, d'une « écriture féminine ». Diffuse, sensible, elle partirait dans tous les sens, elle suivrait d'autres chemins que le modèle dominant. L'ennui c'est qu'il y a des hommes qui écrivent de la sorte. Et qu'il arrive que des femmes soient étincelantes de brutalité et de froideur clinique. Autrement dit l'expression est source de malentendus. Elle irrite, isole, défait les solidarités. Cette sempiternelle question est une pieuvre. Elle ralentit (car on ne cesse de nous la poser) un élan qui commence à peine à s'exprimer après des siècles d'occultation donc de retard d'existence. Elle nous réduit à notre genre au lieu d'interroger l'originalité de nos créations. Une manière, en somme, de nous assigner un peu plus à résidence. Du reste je ne connais pas une seule femme qui supporte que l'on dise de ses livres qu'il s'agit d'une « écriture féminine », comme on dirait une « écriture masculine » (on ne le dit jamais).

Qu'il existe une manière indigne de discréditer les femmes (le formidable *King Kong Théorie* de Despentès serait, selon certains critiques, mal écrit) : évidemment ! Il reste que la création est le seul lieu, le seul métier où, sans échapper à notre genre, nous n'y sommes pas réduit(e)s. Virginia Woolf n'a pas fait de « l'écriture féminine », elle a inventé la petite sœur de Shakespeare. Tchekhov n'a pas approché de manière « masculine » la condition de la femme, il a fait dialoguer des personnages des deux sexes et nous sommes ébloui(e)s par sa lucidité. Diderot, lui, disait avec admiration de sa complice de plume : « Ma

Sophie est homme et femme quand il lui plaît. » Plaisir du déguisement, du jeu, plaisir tout simplement de créer.

Par contre il y aurait, il y a, des conditions d'écriture, de pratiquer le métier d'écrire, qui ont longtemps différé, voire qui diffèrent encore entre les femmes et les hommes. Une précision avant de commencer : je suis, en Belgique, l'un des seuls auteurs « indépendants » (qui n'a pas d'autre métier que celui d'écrire, avec un statut soumis à cotisations d'indépendant à titre principal), et la seule femme, à ma connaissance, dans ce cas (sauf peut-être celles qui alignent les best-sellers ou qui disposent de rentes, deux cas de figures qui parfois s'associent, mais qui n'en demeurent pas moins assez rares). Toute mon activité se diversifie au départ de l'écriture, sur des terrains aussi variés que : roman, nouvelles, poèmes, fictions ou documentaires radiophonique, théâtre, préface de livres d'art, conférences, ateliers divers, etc. Je peux donc évoquer en connaissance de cause les contraintes du « métier », et du métier au féminin, les conditions de son exercice, les rapports contractuels avec les éditeurs et commanditaires, les métiers du livre dont je dépends (distributeurs, libraires, bibliothèques, etc.), le droit des auteurs, son évolution, la politique (ou l'absence de politique) du livre chez nous, ce qui se passe chez nos voisins flamands, scandinaves, français, allemands... etc. Cela posé : que reste-t-il de « l'art d'écrire » au sein de ce tourbillon de contraintes et de considérations économiques et politiques ? Écrire est-ce un métier comme un autre ? Permettez-moi de tenter d'y répondre en regardant du côté de quelques femmes et d'un homme dont les écrits m'ont inspirée, formée et soutenue au fil d'aléas divers que j'ai fini par identifier comme faisant partie intégrante d'un parcours féminin.

#### DE L'ÂGE (ET AUTRES ATOUTS)

On me pose souvent cette question: quand avez-vous commencé à écrire ? À laquelle la plupart des écrivains interrogés répondent : depuis l'enfance. Ou : j'ai toujours su que je voulais écrire (ou devenir écrivain). D'après mes observations, cette réponse vaut pour les hommes comme pour les femmes, du moins les femmes qui arrivent tôt sur le marché du livre, ce qui est un avantage, car comme le disait il y a quelques années, en réponse à une enquête du magazine *Lire*, un

éditeur qui a préféré conserver l'anonymat : « La première question qu'on me pose en comité de lecture, c'est : « Quel âge a-t-elle ? Mieux vaut être jeune et jolie que vieille et moche si l'on veut avoir une chance. »

Laissons de côté un instant la question de quand j'ai commencé à écrire, ou plutôt à publier (41 ans, l'âge de certains des écrivains que nous aimerions voir figurer, après un parcours déjà bien fourni, dans notre Académie) pour se demander si l'avis de cet éditeur connu mais anonyme, ce conseil abominable de cruauté et de jeunisme vaut pour les hommes comme pour les femmes. J'en doute. En partie parce que l'édition, comme la direction de théâtre ou la production de films, reste en majorité aux mains des hommes. Or, les statistiques le prouvent, la majorité des lecteurs de romans aujourd'hui sont des lectrices. Je vous laisse méditer ce paradoxe.

C'est un constat que l'on fait dans d'autres domaines. Nombre d'études ont été faites concernant le parcours des femmes universitaires. Les étudiantes raflent les plus hautes distinctions, mais quant à faire carrière, c'est plus aléatoire. La femme qui a des enfants est moins disponible et dans un monde où, de plus en plus, il s'agit d'être « flexible », nombre de femmes disparaissent le plus souvent sans retour. Témoin l'anecdote racontée par Primo Levi dans l'un des chapitres de ce magnifique traité de chimiste et de poète qu'est *Le Système périodique*. Il y raconte un dîner donné pour le 25<sup>e</sup> anniversaire du doctorat de sa promotion avec une trentaine de collègues, parmi lesquels il cherche à retrouver l'hôte mystérieux qui les a invités à célébrer « nos noces d'argent avec la Chimie en nous racontant mutuellement les événements “ chimiques ” de notre existence quotidienne ». Et de passer mentalement en revue ses ex-collègues, en procédant par éliminations successives. Avant tout, dit-il, avec une lucidité toute scientifique, « éliminer les collègues féminins : toutes mères de famille, toutes démobilisées, aucune désormais en possession d'“ événements ” à raconter. »

Bien des femmes en témoignent : c'est à l'âge où leurs proches ont cessé d'envahir leur existence qu'elles sortent enfin de ce que Levi nommerait une « démobilisation ». Mais pour beaucoup d'entre elles, il est trop tard : dans un monde d'hommes levés quelques siècles avant elles, l'âge les rend obsolètes. À moins de décider dès le départ que l'énergie mise à concilier travail et vie de famille soit employée, en plus et en même temps, à se constituer une existence

autonome. Ce destin d'amazone, nombre d'entre nous s'y sont livrées à marche forcée simplement parce que, lassées d'être considérées comme dépourvues « d'événements à raconter », nous en sommes venues à décider de nous inventer une histoire. Car à l'instar de Karen Blixen, figure exemplaire d'un réveil tardif (son premier livre paraît quand elle a 49 ans et, septuagénaire, elle se verra souffler le prix Nobel à deux reprises par des hommes respectivement âgés de 54 et 44 ans), nous savons que « Tous les chagrins sont supportables si on en fait une histoire. »

Si aujourd'hui les femmes ont la cote, délaissant les histoires de chagrins pour des carrières parfois éblouissantes, ce n'est pas sans un brin d'aveuglement de leur part ni surtout sans un certain calcul de la part de leurs promoteurs. Témoin ce passage de l'autobiographie de Nuala O'Faolain, journaliste et écrivain née à Dublin en 1940, morte en 2008 d'un cancer foudroyant, prix Fémina étranger 2006 pour *L'histoire de Chicago May* (Sabine Wespieser) : « Les hommes pratiquaient le mandarinat. Ils vous disaient où étaient les jobs disponibles, vous donnaient des invitations aux conférences, vous faisaient bénéficier de bourses et soufflaient votre nom aux éditeurs. Il ne s'agissait pas exactement de corruption mais ce n'était pas juste non plus. Ils n'en faisaient rien si vous ne leur plaisiez pas ou s'ils ne sentaient pas que vous étiez personnellement reconnaissante. Bien sûr, je ne voyais pas ce comportement généralisé pour ce qu'il était. J'étais aveuglée par l'habitude de tout traduire en termes personnels. Je voyais le monde universitaire qui m'entourait composé de tel ou tel homme gentil et de tel ou tel homme méchant. Je n'avais pas remarqué qu'il était constitué à 99 % d'hommes. »

J'avais donc une quarantaine d'années et je n'avais encore rien publié. Ecrivais-je ? En secret, mais sans savoir que j'enverrais un jour un manuscrit aux éditeurs. Dans une librairie j'avais été écouter Rosetta Loy (née en 1931) sur la seule vue de l'affiche : la soixantaine rayonnante de beauté. L'entretien avait été simple et magistral. À la question étonnée du journaliste : « Mais pourquoi avoir attendu si longtemps pour écrire ? » Rosetta Loy avait répondu avec simplicité : « Parce que j'ai élevé quatre enfants. » Tout était dit. Et en même temps, non, tout n'était pas dit, en particulier sur cette question des enfants. Aussi continuais-je à m'interroger, élevant mes filles le jour, écrivant la nuit sur la table de la cuisine, sur ce « Vivre en écrivant » dont parlait un dossier du *Courrier International* publié en 1989, que je conservais avec ferveur et relisais fréquemment. On y interrogeait,

dans un esprit de parité tout-à-fait remarquable, des écrivains des deux sexes sur leur vie quotidienne, l'organisation de leur travail, etc. C'est là que j'ai découvert Ursula Le Guin, dont le témoignage plein d'humour est resté la pierre d'angle de toute ma réflexion de femme et d'écrivain.

## LEUR MONDE

Soit dit en passant, ce numéro du *Courrier International*, vieux de plus d'un quart de siècle, donnait une place bien plus importante aux femmes que les publications actuelles sur le sujet. Quelques exemples pêchés au hasard des sujets qui m'intéressent et pour lesquels je me suis procuré les numéros en question ? Le dossier du *Magazine littéraire* intitulé : « Ce que la littérature sait de la folie » (2012) où, de Cervantès à Artaud, on chercherait en vain les Sylvia Plath, Unica Zürn ou Virginia Woolf, les « cas » envisagés — une trentaine — étant tous de sexe mâle. Ou encore le hors-série (2014) de la revue *Books* intitulé : « La vie privée de l'écrivain » qui met en scène 17 écrivains : 17 hommes... Je ne crois pas, pourtant, que la vie privée des femmes qui font profession d'écrire, ou qui le tentent, ait été, jusqu'à une date récente, moins problématique que celle de ces messieurs choyés par leurs épouses, maîtresses et muses et autorisés avec bienveillance à mener une vie sentimentale débridée sous le couvert du génie. Il s'agit ici de revues françaises, la Belgique offrant un profil moins univoque. Quoiqu'il en soit, on le constate avec consternation : l'angle mort, ce fin triangle quand j'ai commencé à écrire, fait aujourd'hui le grand écart. Ursula Le Guin, née en Californie en 1929 a donc fourni au *Courrier International* en l'an de grâce 1989 les réponses libres et concrètes dont je me nourris encore aujourd'hui à l'âge qu'elle avait alors. À la différence qu'elle fait partie d'une génération où on pouvait être anarchiste et féministe tout en étant sans honte, avec talent et sérieux, épouse et mère de famille.

Ce n'était pas facile pour autant, pour nos mères en littérature. Dans une nouvelle intitulée *La Récolte*, Flannery O'Connor, née en 1925 et que j'ai désignée dernièrement comme « mijn literair held » (mon héros littéraire) dans une enquête du *Standard van Letteren*, met en scène une femme qui écrit des nouvelles et qui, cherchant un personnage susceptible d'illustrer un « problème social », se refuse à

mettre en scène un professeur car « Les professeurs hommes lui donnaient toujours l'impression qu'elle allait dire quelque chose de travers. » Venant d'une femme à l'intelligence aussi fulgurante, la chose, pourtant toujours d'actualité, a de quoi consterner. Quant à Sylvia Plath, née en 1932, suicidée en 1963, sa beauté et son humour lui valent d'être, comme étudiante, unanimement appréciée et son talent la comble d'une fierté légitime : « J'ai de la chance : je suis à Smith parce que je l'ai voulu et mérité par mon travail. Je vais être rédactrice en chef invitée pour *Melle*, en juin, parce que je l'ai voulu et mérité par mon travail. Je suis publiée dans *Harper's* parce que je l'ai voulu et mérité par mon travail. J'ai eu la chance de faire advenir mes désirs par mon travail. » Mais ces moments de joie pure alternent avec des interrogations lancinantes quant à son avenir. Son journal le révèle : elle est écartelée entre l'envie d'être un jour épouse et mère et l'impérieux besoin de liberté et d'indépendance qui l'anime. Un choix qui se pose rarement en ces termes pour ses collègues masculins, en tout cas pas avec cette charge d'angoisse — sauf peut-être pour Kafka. Les femmes les plus indépendantes, une fois placées dans le bocal du mariage et de la maternité, retrouvent encore aujourd'hui des réflexes archaïques de devoir et de culpabilité.

#### JE ME SUIS TOUJOURS REFUSÉ À MENER UNE VIE NORMALE

Nuala O'Faolain qui a allié avec succès l'art d'écrire et le métier d'écrire, n'a pas eu d'enfant. Elle dit qu'être mère l'aurait tuée comme journaliste, comme écrivain, comme femme. « Je n'aurais pas survécu avec un enfant. Cela n'a rien à voir avec les enfants. Je les aime, maintenant. J'ai des regrets très profonds de ne pas en avoir eu. La maternité et ma dépendance financière étaient les ennemis d'un avenir prometteur. » Quant à moi, si l'indépendance financière a toujours été, comme écrivain, une question lancinante et à ce jour très imparfaitement résolue, j'ai le sentiment que je dois à ma maternité d'être devenue écrivain, tardivement certes, mais avec d'autant plus de détachement donc de plaisir, si l'on peut dire s'agissant de livres parfois tourmentés et qui traitent, eux aussi et bien malgré moi, de la condition de la femme. Car écrire, pour une femme, même si le métier d'artiste paraît moins que d'autres entaché de sexisme, c'est entrer dans un mode de fonctionnement qui reste patriarcal. Elfried Jelinek — sans enfant elle aussi —

l'a confié il y a quelques années à France-Culture, (un entretien repris par *Télérama*) : à la question « ... Vous vous intéressez particulièrement au thème de la femme », elle répond : « Cela m'est bien entendu venu, comme pour la plupart des écrivains femmes, du sentiment d'être méprisée. Je veux parler du mépris qu'exerce la culture envers le travail artistique des femmes, soumis à des critères d'évaluation spécifiquement masculins (...) Et rares sont les femmes qui parviennent à inscrire leur nom dans cet univers froid des chefs-d'œuvre masculins définis par les hommes. »

Je n'ai pas l'intention de placer mon exposé sur le terrain de la guerre des sexes, je veux simplement broser le cadre dans lequel une femme qui écrit se retrouve inévitablement. Pour être exacte, je dois ajouter à ce cadre un élément qui fait parfois contrepoids, pour autant qu'on se résolve à ne point mener ce qu'Elfriede Jelinek nomme « une vie normale ». Je la cite : « Je me suis au fond toujours refusée à mener une vie normale et j'ai épousé quelqu'un avec qui il a été possible de le faire. Mon mari peut vivre en autarcie et n'exige jamais rien de moi. Les choses n'auraient pas été possible autrement. » À cela, je joins une citation d'Ursula le Guin : « Nous avons introduit dans notre mariage l'hypothèse de l'aide mutuelle comme base de la vie quotidienne, et sur cette base vous pouvez faire beaucoup de travail. » Si je m'identifie à ces femmes, c'est parce que j'ai eu cette chance. Que j'ai saisi cette chance. Voilà qui corrige agréablement les propos tenus il y a quelques minutes. Tolérance, affection, estime, voilà ce que je me dois à moi-même quand j'écris, mais je ne le puis que parce que quelques personnes ont à mon égard cette tolérance, cette affection et cette estime, même si, s'agissant des hommes, cet ensemble de réactions protectrices exclut rarement une forme de déni quant au fait que la situation d'une femme et celle d'un homme sont fondamentalement différentes, à fortiori si la femme n'est pas l'égale, économiquement, de son conjoint. Il ne suffit pas, en effet, de nous dire : « Tu as tout pour être heureuse et nous avons un compte bancaire commun » pour que nous nous sentions libres. Mais ce sont des détails qui se règlent avec le temps et le frottement des personnalités et des comptes bancaires, justement.

L'essentiel n'en demeure pas moins, pour les femmes et toujours selon Ursula Le Guin, qu'« Il nous faut réécrire le monde ».

## RÉÉCRIRE LE MONDE

Réécrire le monde. Comme femme. Vous vous attendez donc sans doute à ce que je prenne ici appui, pour étayer le thème de ma communication atypique en ce lieu, uniquement sur des femmes. Eh bien non. Je vais vous parler d'un homme, de l'un de mes maîtres, de Tchekhov. Et plus particulièrement de sa pièce *La Mouette*. Cette pièce, si je l'aborde sous l'angle, forcément réducteur s'agissant d'une pièce aussi riche, du thème « Art d'écrire-métier d'écrire » est exemplaire. Elle met en effet en scène deux hommes, Treplev et Trigorine et deux femmes Arkadina et Nina, tous quatre artistes. Encore le terme d'artistes est-il impropre, ou incomplet, je m'en sers par commodité. Pour en revenir au thème « Art d'écrire » « Métier d'écrire », je dirais que « L'art » (d'écrire, ou de jouer la comédie, puisque les deux hommes sont écrivains et les femmes comédiennes) est présent dans la démarche et les aspirations des quatre protagonistes tandis que le « métier » n'existe que pour Trigorine et Arkadina, qui jouissent d'une reconnaissance sociale et de la possibilité de vivre des revenus générés par leur art. En sont-ils pour autant plus artistes que Treplev et Nina ? Rien n'est moins sûr. Évidemment je risque de soumettre *La Mouette* à un traitement qui ne rendra pas justice à sa beauté, à sa délicatesse : je vais me servir d'elle pour illustrer mon propos. Mais, ce faisant, j'ai le sentiment aussi de servir l'œuvre, d'aider à sa compréhension et d'éclairer un peu l'auteur Tchekhov, qui a mis beaucoup de lui-même dans les personnages de Treplev et de Trigorine et qui a compris si profondément les femmes.

*La Mouette* est l'histoire d'un spectacle. Un spectacle avorté. À la campagne, dans la propriété de Sorine, frère de l'actrice Arkadina, se retrouvent une dizaine de personnages. Treplev, fils d'Arkadina, a écrit sa première pièce et va la représenter sur une scène improvisée, devant l'étang. Il a choisi comme actrice la jeune Nina, que son père cloître chez elle et qui a réussi à s'enfuir pour profiter de ces moments de liberté. Arkadina, mère de Treplev, une forte personnalité, actrice connue, est peut-être jalouse de Nina, peut-être insensible à l'art de son fils, sans doute aveugle, comme beaucoup de mères, à ses besoins réels en terme de reconnaissance et d'appui financier pour sa carrière de dramaturge. Elle est avare et frivole, mais pas seulement : c'est aussi une véritable amoureuse, très attachée à Trigorine, un homme, comme le dit Treplev, « intelligent, simple, un peu

mélancolique, honnête, qui n'a pas quarante ans et est déjà célèbre et repu... En ce qui concerne ses écrits... Eh bien... c'est gentil, ça ne manque pas de talent... mais... après Tolstoï ou Zola, il ne vous prendrait pas l'envie de lire Trigorine. » Treplev, lui, est exigeant et passionné. En terme d'art, il affirme « Il faut des formes nouvelles, il les faut, et si elles n'existent pas, mieux vaut que rien n'existe ». On sent déjà, dans ce « mieux vaut que rien n'existe » la radicalité qui causera sa perte. Pour le reste, il avoue être las de vivre dans le sillage de sa mère et des admirateurs de sa mère, et humilié de n'avoir ni talent ni argent. Il est donc lucide, c'est ce qui fait la force de son personnage, sa vulnérabilité aussi : « Je ne possède aucun talent, pas un sou, et, d'après mon passeport, je suis un petit-bourgeois de Kiev. » Nina, quant à elle, est la fille d'un riche propriétaire terrien qui ne lui laisse aucune liberté. Elle veut s'affranchir de sa famille et de ses origines en jouant sur scène, en se laissant mollement aimer par Treplev, en tombant éperdument amoureuse de Trigorine, qui la séduira avec un cynisme inconscient. Cet amour causera sa perte : elle jouera dans des arrières-salles de province, tombera enceinte, bref, verra ses rêves ruinés par la rude vie d'artiste. Comme Treplev, elle verra ses espoirs détruits, mais à la différence de Treplev, elle ne se suicidera pas. Arkadina, elle, se battra avec toutes les armes de la séduction pour reconquérir Trigorine. Quant à Trigorine, il rentrera donc dans le rang et fera de tout cela une nouvelle histoire à publier, réalisant en cela le rêve avorté de Sorine : « Moi, mon vieux, j'aime bien les gens de lettres. Il fut un temps où je souhaitais passionnément deux choses : me marier et devenir un homme de lettres, mais je n'ai réussi ni à l'un ni à l'autre. Oui... Après tout, il est agréable d'être même un petit homme de lettres. »

C.G. Jung nous a appris que nous sommes non pas double mais quadruple. En nous existent l'animus, l'anima, et leurs doubles, révélés au cours du transfert amoureux. Et bien on pourrait dire que l'écrivain Tchekhov est constitué de ces quatre personnages, et, sinon Tchekhov — car que savons-nous du mystère de l'auteur — du moins un personnage composite, nommé l'artiste, en qui, si l'on envisage les choses avec lucidité, je me reconnais. Selon les moments, je suis Arkadina, Nina, Treplev ou Trigorine. Je ne suis certainement pas Zola ou Tolstoï. Encore moins Tchekhov. Même si sa figure tutélaire est particulièrement chère à mon cœur pour la raison suivante : Tchekhov n'a jamais vécu dans une tour d'ivoire. Il a, très jeune, entretenu sa famille, consacrant ses gains de médecin

et d'auteur à cela. Il a aimé Olga Knipper, une actrice qui avait du succès et qui se tenait loin de lui, à Moscou, quand sa santé à lui l'obligeait à vivre en province. Il a été malade, reclus, une condition qui le rapprochait de celle de la plupart des femmes de l'époque et encore d'aujourd'hui : vivre dans l'ombre. Bref, une vie avec ses difficultés, ses contradictions, ses ambiguïtés, sa fidélité, son courage : dans les pièces de Tchekhov, on lit en filigrane son engagement de médecin et d'homme, soucieux des enjeux de son temps, enjeux sociaux, écologiques : il prédit déjà la destruction de l'environnement par l'avidité humaine.

« Je doute fort qu'un écrivain puisse être un héros. Je doute fort qu'un héros puisse être écrivain », disait Virginia Woolf. Ce doute érigé en affirmation est réconfortant. Il ne faut pas se tromper de rôle en effet. Le jeune Treplev a quelque chose d'un héros, un héros malheureux, rigoureux et sensible. Ce n'est pas un écrivain, même pas aux yeux de sa propre mère, ce qui est peut-être plus douloureux que tout le reste. Il finira par se tuer. Trigorine est écrivain, mais ce n'est pas un héros, il vit de compromis et regagne le bercail commun. Treplev aspire à l'art d'écrire, Trigorine aussi sans doute, mais cette aspiration s'est émoussée avec le temps, avec le succès, il a basculé dans le métier d'écrire. Est-ce à dire que les deux sont incompatibles ? Je me le demande tous les jours. Quoi qu'il en soit, Virginia Woolf, qui avait un solide bon sens et beaucoup d'humour, a résumé en une seule phrase lapidaire le propos de Tchekhov, ou du moins la partie de son propos qui m'intéresse ici, que je tire à moi pour vous parler de l'Art d'écrire et du Métier d'écrire. « Je doute fort qu'un écrivain puisse être un héros. Je doute fort qu'un héros puisse être écrivain. »

## L'OBSESSION DE L'AMOUR

Revenons à Nuala O'Faolain : « Je n'ai demandé l'aide d'aucun homme. Je voulais qu'on m'aime, pas qu'on m'aide. Mon but dans la vie était d'aimer et d'être aimée. D'une manière ou d'une autre, cela devait marcher. » Aux petites filles (petites princesses vêtues de rose qui reviennent par la fenêtre là où nous les avions, dans les années septante, sorties vigoureusement par la porte), on apprend toujours à plaire, à rechercher l'assentiment général, à n'avoir aucun ennemi, rien que des princes charmants (et à répondre docilement à toutes sortes de questions bizarres

du genre : existe-t-il une écriture féminine ?). Mais ça ne marche pas ! Ça ne marchera jamais, comme ça... Et pourtant, de tout temps et sous toutes les latitudes, les femmes, même géniales, sont obsédées par l'amour. Pas par le mariage, « le mariage étant une condition dont on faisait très peu de cas, pas étonnant donc qu'il y eût tant d'épouses amères » nous dit Nuala O' Faolain. Et pas non plus par la soi-disant liberté du célibat, dont elle précise qu'elle est assortie du « traitement injuste qu'on réserve aux femmes célibataires ». Non, obsédées par l'amour, tout simplement. En cela, Nuala O'Faolain ou Sylvia Plath restent des personnages tchékhoviens, des « femmes éternelles », telles Nina et Arkadina, toutes deux obsédées par l'homme qu'elles aiment. Les hommes, eux, dans cette pièce, instrumentalisent l'amour comme soutien, récompense ou refuge de leur idéal, ambition ou carrière. L'amour ainsi traité se venge. Il tue Treplev. Il enchaîne Trigorine. Mais l'amour comme oblation, abnégation, étiole un talent. Il accule Nina, dans la pièce de Tchekhov, à un héroïsme déplacé, qui la mène dans le ruisseau. Il condamne Sylvia Plath au sublime puis au désespoir. C'est en effet après avoir quitté Ted Hughes qu'elle écrit ses plus beaux poèmes puis se tue. Une destinée comparable à celle de Camille Claudel, qui, après la rupture avec Rodin, s'arrache à son influence, donne ses plus belles œuvres — « La valse » et « L'âge mûr » — puis, entre créanciers et commanditaires qui ne tiennent pas leurs promesses, s'épuise, s'enferme dans la solitude, dont sa mère l'extrait pour l'enfermer dans une maison de fous où elle restera trente ans avant de mourir de faim, victime de la politique de Pétain pendant la guerre de 40 : on ne ravitaillait plus les maisons de santé mentale.

Entre ces deux extrêmes, certaines femmes parviennent à trouver une voie médiane, une voie de compromis, un compromis intelligent, profondément humain, même si certaines ont dû renoncer à la maternité voire à la sécurité affective pour cela. Parcours d'autant plus brillant pour Nuala O'Faolain que son enfance a été marquée par un père outrageusement volage et une mère enceinte treize fois (dont neuf enfants vivants) et sombrant dans l'alcoolisme. Quoi qu'il en soit, l'art du compromis me semble, de manière générale, le signe d'une personnalité intégrée, qui a fait son chemin à travers les mille obstacles particulièrement réservés aux femmes... Y compris l'opportunisme ambiant, puisque l'édition française du livre dont j'ai tiré quelques citations porte le titre très

gavaldien *On s'est déjà vu quelque part ?*. Or le titre original est : *Are you somebody ?* et il me semble que c'est une question que Nuala O'Faolain adresse au lecteur autant qu'à elle-même : Es-tu devenu quelqu'un, une personne dont on peut saluer le parcours ? Le livre est à la hauteur de cette question, une source d'énergie et d'encouragement, d'où chacun retirera les perles qui lui conviennent, telle celle-ci : « La cinquantaine, c'est l'adolescence qui revient de l'autre côté de la vie adulte. »

#### INVENTER DES FORMES... DANS LA VIE AUSSI

Alors, si cela doit marcher, c'est en inventant des formes nouvelles, hommes et femmes ensemble, chacun et chacune capable de se mettre à la place de l'autre en respectant l'homme et la femme en lui ou elle-même et en n'oubliant pas que l'on écrit surtout avec son énergie. Avec ses neurones et ses muscles, ses nerfs et ses poumons. Avec ses parents et ses enfants. Avec son éducation et ses transgressions. Avec sa religion et contre sa religion. Avec ses amis et ses ennemis. Ses forces et ses faiblesses. En tenant tout ensemble. En avançant ensemble.

Je crois que seuls les hommes et les femmes capables de cet « ensemble » subsisteront. Ceci dit je n'oublie jamais, même si je parle de femmes et d'hommes, de Treplev, de Nina, de Trigorine, d'Arkadina, que je suis, moi, à un niveau plus profond, dans les quatre personnages de la pièce de Tchekhov, que je suis, autrement dit, femme ou homme, ou femme *et* homme, selon des combinaisons infinies. Mes remarques sur les femmes et les hommes sont aussi une réflexion sur les entités qui m'habitent. S'il est une chose que j'ai apprise à force d'écrire et d'en faire mon métier, c'est que ce talent-là, ce métier-là a développé mon potentiel « masculin », je le dis encore une fois avec des guillemets. Non sans culpabilité ou, au contraire, manifestes symboliques : ce n'est sans doute pas par hasard que Frida Kahlo divorçant d'avec Diego avant de le réépouser — on connaît leur réinvention perpétuelle du couple — échange ses robes amples et ses bijoux pour un costume masculin. D'autres couples décident de mettre en place une véritable alternance. Ainsi Carson et Reeves McCullers, tous deux aspirant à l'écriture, avaient mis en place entre eux — une année l'un, une année l'autre — l'alternance entre le travail

salarié et le temps sabbatique de la création. Que Carson en soit sorti gagnante (non sans culpabilité ni dégâts collatéraux) elle ne le doit qu'à son talent.

#### HOMME ET FEMME QUAND IL LUI PLAÎT

Créer, écrire, ce n'est pas seulement vivre « en creux », s'imprégner passivement. C'est encore et surtout architecturer, construire, fermer, mettre à l'écart, prendre de la distance. C'est refuser autant qu'accueillir. Disant cela, je ne parle pas seulement du masculin et du féminin, tout en en parlant, puisqu'il faut mettre des mots sur les choses. Quel est le sexe des anges — je veux dire des écrivains ? « Ma Sophie est homme et femme quand il lui plaît », écrivait Diderot à Sophie Volland. Homme et femme, je le suis quand je crée. L'art n'existe pas à moins, obstinément androgyne, né de ce dur labeur : le mariage des contraires.

Mais un jour, plus le choix, on nous a nommées « écrivaines ». Ce mot, je l'ai refusé au fil des ans avec obstination, pour sa sonorité déplaisante, son manque absolu d'élégance. Aujourd'hui un nouveau mot prend son essor au départ d'un constat : que les théâtres, les orchestres, les musées, les comités de lecture sont encore et toujours des fiefs masculins. Nous voilà donc subitement devenues « autrices ». Un mot irréprochable car venu du latin « auctrix », défendu dès le Moyen-Âge par des personnalités aussi fascinantes que Hildegarde von Bingen et, aujourd'hui, par des artistes sémiologues<sup>1</sup>. Adieu donc « écrivaine », ce mot si pénible à l'oreille. « Autrice » c'est plus piquant, plus proche de « créatrice », qui ne fait sourciller personne.

N'empêche. Il a fallu des siècles pour que les femmes conquièrent « une chambre à soi » et par là créent sans entraves. Cette place à peine conquise, nous voilà priées de damer le pion à nos maîtres – nul ne dira ici « maîtresses » – et leur fascinante androgynie. Car comment, ô Virginia, ne pas me montrer solidaire des « autrices » ? Comment, quand on est une « femme à mots » (expression que j'invente, on dit bien « un homme à femmes ») ne pas croire qu'un mot, justement, peut changer la donne ? Je m'incline donc. Ceci dans l'espoir de faire avancer le schmilblick. Mais je préférerais être schmilblick, justement. Pour ne pas froisser

---

<sup>1</sup> Aurore Evain <https://auroreevain.com/2016/09/25/histoire-d-autrice/>

les transgenres. Et par fidélité à un lieu qui n'est pas celui de l'épouse, de la mère ou de la militante. Un lieu où je m'échappe et qui échappe aux genres. Oui, quand j'écris, je suis homme et femme quand il me plaît. Et même oiseau, et tigre, et pivoine, et iceberg.

Copyright © 2017 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Caroline Lamarche, *Arts d'écrire - Métier d'écrire* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2015. Disponible sur : <[www.arllfb.be](http://www.arllfb.be)>